

Hongrie et le Japon pour faire échec à la Russie. La presse et la diplomatie expliquent avec insistance aux Russes que l'appui de la France et de l'Angleterre est impuissant à servir leur politique balkanique et qu'en prévision des événements graves qui peuvent survenir dans l'Empire ottoman, c'est avec la Triple-Alliance, et particulièrement avec l'Allemagne, qu'une entente serait profitable; l'Allemagne pourrait aider la Russie à retrouver, en la partageant avec l'Autriche, l'influence que la jalousie de l'Angleterre lui a ravie au Congrès de Berlin. En face des Jeunes-Turcs, que l'on représente comme voués à l'impuissance, de la France et de l'Angleterre liées à eux par des affinités révolutionnaires, c'est aux trois empereurs qu'il appartient de régler le sort de l'Orient. Telles sont les amorces à l'aide desquelles on tente de capter la confiance des Russes. C'est trop faire injure à leur clairvoyance. Ce ne sont ni les caprices des souverains, ni même les sympathies des peuples qui décident des alliances, — l'Italie en est la preuve; — tant que subsistent les conditions historiques qui les ont fait naître, les alliances demeurent. Celle de la Russie et de la France est née du Congrès de Berlin et de la politique de Bismarck. Entre l'Autriche et la Russie, l'option n'est pas moins inévitable aujourd'hui, pour l'Allemagne, qu'au temps où Bismarck s'efforçait en vain d'en éluder la nécessité; les motifs qui ont obligé le puissant chancelier à s'y résoudre subsistent, plus forts aujourd'hui que jamais, puisque jamais les rapports entre la Russie et l'Autriche n'ont été aussi tendus. Bismarck voulait qu'au moins, entre Berlin et Pétersbourg, il y eût toujours « un fil »; ce fil, les incidents de 1908-1909 l'ont rompu, et il sera difficile de le renouer. Guillaume II ne pardonne pas au Tsar et à M. Isvolski leur politique d'entente avec l'Angleterre; on rapporte qu'après l'entrevue de Revel, l'Empereur aurait dit, en parlant de M. Isvolski: « Il me